

**Patricia Cano s'est fait écraser par une scéno**  
*Zesty Gopher s'est fait écraser par un frigo*

Sylvain Schryburt

Numéro 146 (1), 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schryburt, S. (2013). Compte rendu de [Patricia Cano s'est fait écraser par une scéno / *Zesty Gopher s'est fait écraser par un frigo*]. *Jeu*, (146), 26–28.

## *Zesty Gopher s'est fait écraser par un frigo*

TEXTE, LIVRET ET MUSIQUE **TOMSON HIGHWAY** / TRADUCTION **TOMSON HIGHWAY** ET **RAYMOND LALONDE**

MISE EN SCÈNE **GENEVIÈVE PINEAULT** / CONSEIL À LA TRADUCTION **ROBERT MARINIER**

SCÉNOGRAPHIE ET ÉCLAIRAGES **GLEN CHARLES LANDRY** / SON **JULES BONIN-DUCHARME**

COSTUMES **ISABELLE BÉLISLE**

AVEC **PATRICIA CANO** (MARIE-LOUISE PAINCHAUD), **TOMSON HIGHWAY** (PIANO) ET **VINCE RIMBACH** (SAXOPHONE).

COPRODUCTION DU **THÉÂTRE DU NOUVEL-ONTARIO** ET DU **THÉÂTRE FRANÇAIS DU CENTRE NATIONAL DES ARTS**.

PRÉSENTÉE AU STUDIO DU CNA DU 17 AU 20 OCTOBRE 2012.

SYLVAIN  
SCHRYBURT

# PATRICIA CANO S'EST FAIT ÉCRASER PAR UNE SCÉNO

Sur papier, c'était très prometteur. Il y avait d'abord une rare production française de Tomson Highway, le dramaturge, romancier, compositeur et pianiste de la nation crie, une coqueluche des scènes canadiennes-anglaises. Il y avait aussi une des deux coproductions que nous réservait cette saison du Théâtre français du Centre national des Arts d'Ottawa, la seule avec une compagnie canadienne : le Théâtre du Nouvel-Ontario de Geneviève Pineault, qui signait d'ailleurs la mise en scène. Il y avait enfin ces petits riens qui suscitent la curiosité et participent de la titillante rumeur qui accompagne certains spectacles : des chansons en cri et en français, Highway présent sur scène pour jouer du piano et ce titre génial – *Zesty Gopher s'est fait écraser par un frigo* – porteur de toutes les promesses.

Pari tenu ? Pas vraiment. Une déception ? Pas complètement. Un spectacle pas méchant pour deux sous, je dirais même agréable, mais qui ne fut pas la rencontre percutante que l'on attendait avec Highway. Un peu comme si on annonçait un Tremblay en anglais à Toronto et qu'on servait les *Bonbons assortis* plutôt qu'un des classiques que sont devenus *les Belles-Sœurs*, *Hosanna*, *Albertine*... et j'en passe. Une soirée légère et sympathique, mais qui ne restera pas longtemps en mémoire.

### **La Painchaud de Lovely, Ontario**

Marie-Louise Painchaud est la chaleureuse postière de Lovely, un petit village francophone du nord de l'Ontario. Avenante, amoureuse de son patelin et de son métier, elle passe ses journées seule, derrière le comptoir d'un bureau de poste, à rêvasser en classant tranquillement des lettres. Or, on l'apprendra assez vite, Marie-Louise possède un don étrange, celui de lire au travers des enveloppes. Cette convention installée, une douzaine de lettres deviendront le prétexte à une série de portraits et de chansons qui tracent le quotidien de quelques habitants de Lovely en dévoilant leurs joies, leurs peines et leurs secrets. Dans ce *one woman show* musical, on apprendra aussi à connaître la truculente Marie-Louise, centre névralgique de tout ce petit monde. Pour l'essentiel, le spectacle avance ainsi un peu mécaniquement, de lettre en lettre, de récit en récit, de chanson en chanson jusqu'à la révélation finale : le secret derrière les dons de lectrice de Marie-Louise. Ils lui viennent de ce qu'elle est décédée, quelque temps auparavant, d'un cancer du sein et qu'elle nous parle depuis le paradis où elle s'intéresse toujours au devenir des habitants du village...



*Zesty Gopher s'est fait écraser par un frigo* de Tomson Highway (TNO/Théâtre français du CNA, 2012).  
Sur la photo : Patricia Cano et, à l'arrière-plan, Vince Rimbach et Tomson Highway. © Brian McNally.

Disons le tout de go, pour être sympathiques, ces lettres de Lovely n'en demeurent pas moins anecdotiques. Amours, mensonges, peines ou solitude, les habitants du village mènent au fond une vie bien ordinaire, même s'il arrive que l'un d'entre eux meure accidentellement écrasé en déménageant un frigo, comme ce pauvre Zesty Gopher qui a donné son nom à la traduction française de *The (Post) Mistress*. C'est que ce théâtre musical n'a ni la force ni la portée des premières pièces de Highway, celles qui l'ont fait connaître au Canada anglais : *The Rez Sisters* (1986) et *Dry Lips Oughta Move to Kapuskasing* (1989). *Zesty...* n'a d'ailleurs pas l'ambition de ces deux drames. Flirtant avec le cabaret et le piano-bar, la pièce s'offre pour ce qu'elle est : un divertissement léger, agréable, bien fait et sans arrière-goût.

Ce plaisir, puisque c'en est un, on le doit aux compositions légèrement jazzy de Tomson Highway qui interprète lui-même ses musiques en direct. On le doit surtout à la présence radieuse de Patricia Cano, une habituée du compositeur-dramaturge, avec qui elle partage la scène depuis plusieurs années dans des « cabarets cris » tels *Kisageetin*. S'il est vrai que, le soir de la première ottavienne, sa voix manquait curieusement de force lors des séquences parlées (couvait-elle une grippe?), les parties chantées étaient, quant à elles, d'une impressionnante puissance. Tantôt joueuse, tantôt ouvertement coquine, Cano parvient à installer une réelle connivence avec le public, ingrédient essentiel à un spectacle qui mise sur la confiance et le dévoilement des dessous de Lovely. À coup sûr, elle est un bonheur à regarder comme à entendre. Est-ce assez pour un spectacle qui fait tout de même dans les deux heures ? Avec un meilleur soutien des concepteurs et de la metteuse en scène, on serait tenté de dire oui.

### **La chaleureuse Painchaud dans un paradis aseptisé**

Il faut savoir que l'action prend place dans une monumentale scénographie (Glen Charles Landry). Elle consiste en un énorme escalier presque entièrement suspendu par de minces filins métalliques. Il commence son ascension côté jardin, face au public, et tourne dans le lointain pour enfin disparaître dans les cintres, à l'autre extrémité du plateau. On ne sait d'ailleurs pas où il mène, ce qui ne manque guère d'étonner ceux qui, comme moi, croyaient qu'on ne pouvait pas monter plus haut qu'au paradis, là où se déroule la pièce... Passons. Au centre du plateau se dresse un large comptoir postal dont la forme intègre les courbes d'un (faux) piano à queue où est assis Highway. Paradis oblige, le tout est d'un blanc immaculé qui aseptise la scène jusqu'à la rendre glaciale, malgré quelques jeux d'éclairage et le recours – inutile – à un soupçon de projection vidéo.

Et c'est là que le bât blesse. La prestation de Cano apparaît contrainte par cette élégante mais imposante scénographie qui s'avère, en définitive, un éléphant blanc. Malgré le traitement aérien qu'on lui a donné, l'escalier démesuré rend inaccessible une bonne part du plateau. Pire, parce qu'il est suspendu aux cintres, il ne peut pas soutenir un acteur et reste donc essentiellement décoratif, hormis pour ses trois ou quatre premières marches, les seules utilisables car plantées au sol. Mettre un pareil escalier dans un spectacle aux accents de cabaret et ne pas pouvoir s'en servir ? Quelle déception ! On voudrait voir Cano gravir ces marches, jouer sur elles, y entonner un air, que sais-je encore...

Le comptoir central n'arrange d'ailleurs pas les choses puisqu'il vient couper en deux l'espace qui reste. Et comme pour faire bonne mesure, tout le côté cour est aussi soustrait au jeu, puisque cet espace est dévolu aux musiciens qui n'interviennent jamais dans l'action, sinon à une ou deux reprises. Du coup, alors que Cano habite magnifiquement son corps, elle ne peut en faire autant d'une aire de jeu qui la confine et limite ses mouvements à des allées et venues somme toute aléatoires et assez répétitives entre trois zones d'un plateau autrement gigantesque.

Dès lors, avec une pareille scénographie, il faut une direction assurée et imaginative. Or, la plupart du temps Cano semble laissée à elle-même. On la voit papillonner autour de son comptoir sans qu'on y discerne toujours cette nécessité qui fait dire d'un spectacle qu'il a une direction claire, qu'il a été mis en scène. La formule même de ce théâtre musical, qui reprend la séquence lettre/récit/chanson une bonne douzaine de fois, contribue à cet effet de répétition, comme si les numéros se succédaient sans réelle distinction. Au final, c'est surtout la formule cabaret du spectacle qui en souffre, là où la diversité des chansons aurait permis des échappées salutaires, quelques éléments de spectaculaire ; en un mot, une plus grande inventivité.

Reste la forte présence de l'actrice-chanteuse qu'on regarde et écoute avec plaisir, en oubliant parfois qu'elle aurait pu être mieux mise en valeur ou qu'on n'a pas su trouver l'écrin qu'il lui fallait. ■